

Depuis 500 ans, qu'est-ce qui a changé dans l'Église catholique ?

(Suite)

Quelles relations avec l'Église catholique ? Sur la base de quels principes ?

Le mot n'est pas très élégant, mais à une époque où les relations entre évangéliques et catholiques étaient difficiles, on a commencé à parler de cobelligérance. Par-là, on voulait dire qu'il y avait un certain nombre de domaines où catholiques et évangéliques, pour ne parler que d'eux, menaient les mêmes combats : pour la défense de l'enfant à naître, contre la pauvreté dans le monde, pour le respect du mariage, contre la persécution religieuse, pour des sociétés plus fraternelles et plus justes. Le Mouvement de Lausanne s'en est fait l'avocat¹, et c'était ressenti comme un progrès, que les Alliances évangéliques du Sud de l'Europe ne récusaient pas.

De même, avec la Confession de Foi de La Rochelle (1559-1571) et diverses déclarations de l'Alliance évangélique au XIX^e siècle, nous entendons clairement que de véritables chrétiens peuvent se trouver dans l'Église catholique. D'après ces textes, si l'Église catholique romaine est « notre ennemi »², la recherche d'une authentique communion de foi avec ceux qui aiment le Seigneur Jésus-Christ et comptent sur lui pour le pardon de leurs péchés ne connaît aucune barrière confessionnelle. C'était même un élément fondateur de la création de l'Alliance évangélique en 1848, aidant des chrétiens issus de différentes dénominations (protestantes, il est vrai) à passer par-dessus des barrières ecclésiastiques.

Mais ni la reconnaissance d'autres frères dans la foi, ni l'engagement dans des combats sociaux communs ne règlent la question des relations institutionnelles au plan spirituel, car elles peuvent supposer une forme de reconnaissance entre Églises. Avant d'en parler plus précisément, il serait important de poser quelques bases bibliques.

Jean 17

Au cours de la dernière soirée qu'il a passé avec ses apôtres avant de mourir, le Seigneur Jésus a prié pour que ses disciples soient un. Cette prière concernait d'abord les Onze réunis autour de lui, puis tous ceux qui viendraient à la foi par leur intermédiaire. Il est clair que Jésus visait par là une communion profonde, semblable à celle qui unit le Père et le Fils sur la terre³. Cette parfaite unité devait être visible, pour que le monde puisse croire que le Fils a été envoyé par le Père et que ses disciples sont aimés du Père.

Un disciple de Jésus-Christ se doit de prier comme son maître. Il ne faut pas y renoncer sous prétexte que certains utilisent ce passage abusivement. Au contraire, la désunion des chrétiens étant le fruit de l'ignorance, du péché et de l'erreur, prier pour que l'Église soit une implique de prier pour qu'elle grandisse dans la connaissance de Christ, qu'elle se libère du péché qui nous

1 Dans *Le manifeste de Manille*, 1989, voir plus bas.

2 Alliance évangélique, 1891, citée plus haut.

3 On peut difficilement concevoir que nous soyons appelés à l'unité d'essence qui existe entre le Père et le Fils au sein de la Trinité.

enveloppe si facilement, et qu'elle renonce à ses erreurs. C'est parce que l'Église est une devant Dieu⁴ que nous prions pour qu'elle soit une sur la terre.

Jean 17.20 permet d'écarter une interprétation fallacieuse : « Ce n'est pas seulement pour eux que je te prie ; c'est aussi pour ceux qui croiront en moi grâce à leur parole. » La condition *sine qua non* de l'unité des chrétiens, c'est qu'ils soient effectivement chrétiens, en réponse à la prédication de l'Évangile initié par les apôtres. Nous ne prions pas pour l'unité spirituelle de ceux qui croient en Christ et de ceux qui ne croient pas. Ces derniers ont droit à notre respect et à notre amour. Nous devons faire pour eux ce que nous voudrions qu'ils fassent pour nous. Mais nous n'abolissons pas la différence entre ceux qui sont disciples et ceux qui ne le sont pas.

En parlant d'une unité que le monde voit⁵, Jésus nous empêche de nous satisfaire d'une unité spirituelle invisible. Celle-ci peut être authentique, mais elle doit se voir d'une manière ou d'une autre. Au plan institutionnel, cela semble hors de portée, et pour longtemps. Mais sur la place du travail, en ville, dans les médias, l'attachement à Christ devrait permettre des relations de respect mutuel, et même plus. L'amour entre chrétiens est le signe de l'authenticité de leur foi en Christ⁶.

On peut lire ici ou là une interprétation restrictive de « ceux qui croiront en moi grâce à leur parole. » À partir de quand la distance prise avec la parole des apôtres nous autorise-t-elle à exclure du champ de cette prière certains qui croient en Christ, mais autrement ? Nous pensons qu'il est abusif d'utiliser ce verset dans la polémique *sola scriptura* vs tradition et magistère. Nous y reviendrons.

Éphésiens 4

Le thème de l'unité de l'Église est récurrent dans les épîtres. Pour notre étude, Éphésiens 4.1-16 est particulièrement pertinent, parce qu'il ne se limite pas aux dimensions relationnelles de l'unité. Il évoque son fondement, trinitaire : un seul Esprit, un seul Seigneur, un seul Dieu et Père. Il montre l'importance des ministères de la Parole pour « parvenir à l'unité dans la foi et dans la connaissance du Fils de Dieu ». Et il voit l'unité comme un chemin dans lequel nous devons progresser, comme un passage de l'enfance à l'état d'adulte. Cette unité nous est donnée par le Saint-Esprit, mais c'est à nous de la conserver et de la faire progresser.

Alors que Paul était capable d'écrire 1 Corinthiens 13, très relationnel, ici il insiste sur des croyances communes. Nous ne devons pas être emportés ça et là par le vent de toutes sortes d'enseignements ; nous ne devons pas être entraînés dans l'erreur.

Dans cette partie de l'épître, la section trinitaire fondamentale inclut certains aspects spécifiques de l'unité : il y a un seul corps, l'Église ; une seule espérance ; une seule foi ; un seul baptême. Ce dernier élément pose problème non seulement entre catholiques et évangéliques, mais aussi à l'intérieur du camp protestant. La majorité des évangéliques français tient pour le baptême de ceux qui peuvent confesser par cet acte leur foi en Christ ; beaucoup préciseraient que les baptisés doivent être en âge de responsabilité pour pouvoir assumer un tel engagement. Le pédobaptême évangélique est minoritaire en France, mais il est très présent dans le reste du monde : il considère que l'enfant de parents chrétiens entre dans l'alliance de Dieu et que son baptême est le signe que la grâce de Dieu précède la déclaration de foi de l'enfant. Si nous ajoutons

4 Ép 4.3-4, voir ci-dessous.

5 Jn 17.23.

6 Jn 13.35.

à cette divergence la question de l'efficacité du rite dans un contexte catholique, luthérien ou orthodoxe, il devient difficile de dire aujourd'hui qu'il y a un seul baptême et que celui-ci fonde l'unité des chrétiens. Il les divise !

Cette difficulté doit être ramenée à sa juste mesure, comme l'ont fait les auteurs d'*Évangéliser aujourd'hui : des catholiques et des évangéliques s'interpellent*⁷. Se focaliser sur le rite lui-même conduit à l'impasse. Mais les partenaires évangéliques constatent que la doctrine catholique lie le baptême à la foi : avant le baptême, pour un adulte ; après, pour un enfant. Il s'insère dans un processus d'apprentissage et de catéchèse qui inclut notamment le sacrement de la confirmation. Si l'enfant baptisé n'assume pas son baptême par la suite, celui-ci demeure infructueux⁸. Autrement dit, le baptême parle de l'engagement du baptisé, dans tous les cas de figure. Nous pourrions donc trouver dans le « baptême de la foi » un début de compréhension mutuelle. Non pas, certes, le genre d'unité que l'apôtre Paul appelle de ses vœux, mais des concepts moins diviseurs.

Avant de quitter Éphésiens 4, soulignons l'importance d'une petite phrase du verset 15 : dire la vérité dans l'amour. Cette double exigence, que nous trouvons également en 2 Jean 3, nous pousse à progresser dans la vérité de nos propres convictions, à décrire avec vérité les convictions des autres, et à entretenir avec des chrétiens qui ne nous ressemblent pas des relations d'authentique fraternité⁹.

Diverses diversités

À la lecture des épîtres du Nouveau Testament, nous nous apercevons que les premières Églises pouvaient être divisées suivant des axes qui n'ont pas tous la même importance. Par exemple, les tensions entre chrétiens issus du judaïsme et ceux venant du monde païen pouvaient être vives sans qu'il y ait aux yeux des apôtres de véritables enjeux doctrinaux. D'autres tensions pouvaient – devaient – provoquer des ruptures. Nous proposons ici de classer l'approche des apôtres en trois catégories : la diversité acceptée ; la pédagogie ; l'exclusion.

Le passage essentiel pour comprendre l'approche de la diversité acceptée est Romains 14-15. Ici, les chrétiens étaient divisés sur deux sujets qui avaient une grande importance pour le monde juif : l'alimentation et le respect des jours saints, surtout du sabbat. Pour certains croyants d'origine juive, c'était un aspect essentiel de leur piété ; pour certains croyants d'origine grecque, ces sujets n'avaient aucune importance. Dans le fond, l'apôtre Paul est en phase avec les Grecs ; il aurait pu enseigner avec force que « ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui souille l'homme¹⁰ », car « rien n'est impur en soi¹¹ ». Il aurait pu dire que le sabbat n'était que l'ombre d'un bien à venir¹², à savoir le repos en Christ¹³. À d'autres endroits, il attaque assez vigoureusement ceux qui

7 Publié chez Excelsis et Salvator en 2017. Le chapitre 4 traite du baptême.

8 Le mot « infructueux » est le mot technique qui permet aux catholiques de dire qu'un baptême est licite et valide, alors qu'il ne porte pas de fruits. Le chapitre sur le baptême, comme le reste du livre, a été validé au plus haut niveau par la commission doctrinale des évêques de France. Mais nous savons que, dans la pratique, le lien entre le baptême et la foi n'est pas toujours mis en avant.

9 Partant d'Éphésiens 4, Henri Blocher dans *Théologie évangélique*, vol. 9, n° 3, 2010, p. 217-232 évoque magistralement « L'Unité chrétienne selon la Bible ».

10 Mc 7.15.

11 Rm 14.14.

12 Col 2.17.

13 Comme dans Hé 4.9-11.

s'attachent aux jours¹⁴. Mais ici, en Romains, il prône le respect mutuel, la compréhension de la motivation des autres, la tolérance des différences¹⁵, et le plein accueil¹⁶ de l'autre.

L'acceptation de divergences n'est pas toujours appropriée. Sur d'autres sujets, la diversité dans les Églises n'était pas acceptable et il fallait que les apôtres enseignent pour la réduire. Déjà la première épître aux Corinthiens en fournit des exemples : la sexualité et le couple ; l'idolâtrie ; les manifestations de l'Esprit ; la doctrine de la résurrection. La supposition de base, c'est que, dans l'Église, il y a des courants de pensée et de pratique qui ne sont pas justes, et qu'il faut éduquer les chrétiens pour que leur foi et leur vie soit mieux enracinées dans la vérité de l'Évangile. C'est le temps de la pédagogie.

Mais parfois, nous sommes au-delà de la pédagogie : des ruptures s'imposent. Il y en a de deux sortes.

Au plan moral, certaines pratiques sont tellement contraires à l'Évangile qu'elles obligent les responsables à intervenir dans la ligne de Matthieu 18.15-20 : ils avertissent, ils essaient de raisonner, mais s'ils échouent, la personne fautive est considérée comme ne faisant plus partie de la communauté. En 1 Corinthiens, c'est un cas d'inceste qui provoque cette démarche ; à Thessalonique, le refus de travailler semble le faire aussi, mais de manière partielle, parce que la personne concernée reste un frère ou une sœur¹⁷.

Au plan doctrinal, d'autres désaccords provoquent aussi des ruptures. Dans les épîtres de Jean, c'est la doctrine de Christ, vrai Dieu et vrai homme. Dans l'épître aux Galates, c'est la doctrine du salut par la foi. Les apôtres écrivent aux Églises pour les avertir, les éclairer. Mais pour ceux qui persistent dans l'erreur sur des sujets aussi capitaux, et surtout pour ceux qui propagent de fausses doctrines, c'est la rupture.

On le devine, ces catégories de diversité acceptée, de pédagogie et de rupture ne sont pas nettes et étanches. Il peut y avoir débat pour déterminer à quel moment on passe de l'une à l'autre. Mais l'intérêt de ce survol est de constater que toutes les erreurs ne se valent pas, qu'il y a une sorte de gradation dans les dangers qu'elles représentent, et que la réponse des responsables d'Église doit être graduée elle aussi.

Les anathèmes de Galates 1

Les anathèmes de l'épître aux Galates posent un problème particulier. Cette épître, on le sait, combat vigoureusement ceux qui enseignent que la foi en Christ n'est pas seule suffisante pour le salut de quiconque croit : il faut en plus la pratique des œuvres de la Loi de Moïse, dont, en premier lieu, la circoncision. La foi en Christ permettrait aux non-Juifs d'accéder au salut, à condition qu'ils assument les contraintes de la Loi de Moïse. Paul dit très clairement que ceux qui annoncent de telles doctrines propagent en fait « un autre évangile » et se placent, disons-le poliment, en dehors de la foi chrétienne.

Or, il n'est pas rare d'entendre que l'Église catholique tombe directement sous le coup de ces condamnations, parce que pour elle les sacrements sont nécessaires au salut. La foi en Christ sauve, certes, mais le baptême serait aussi nécessaire, comme la persévérance dans les sacrements

14 Ga 4.10 ; Col 2.16.

15 Rm 15.1, Colombe.

16 Rm 14.1 ; 15.7.

17 2 Th 3.15.

de l'Église. Si l'accusation est fondée, alors toute relation spirituelle avec l'Église catholique est impossible, et c'est bien ce que certains pensent.

Remarquons qu'en milieu évangélique quelqu'un qui se convertit à Christ se voit rapidement encouragé à rejoindre une Église, à se faire baptiser, à rompre avec le péché, à pratiquer des œuvres dignes de la repentance, comme Jean-Baptiste le demandait à ceux qui l'écoutaient. Dans l'ordre des choses supposé par l'ordre missionnaire, ceux qui croient sont baptisés et instruits dans la mise en pratique de tout ce que Jésus a enseigné. Nous n'imaginons pas un instant que ces conséquences de la conversion sauvent : elles découlent de la grâce de Dieu reçue dans un esprit de reconnaissance. Mais s'il n'y a pas de ces fruits visibles, nous nous demandons si la conversion est réelle et s'il est légitime de parler de salut.

Les catholiques ne tiennent pas toujours un langage aussi clair. Pour beaucoup, textes à l'appui, le baptême est nécessaire au salut, car il change véritablement le statut du baptisé. Le *Catéchisme de l'Église catholique*, de 1992, ne fait pas autant autorité que les textes conciliaires, et pour cette raison ne semble pas jouir autant qu'eux de la faveur de certains théologiens. Il n'empêche que dans son introduction Jean-Paul II écrit : « Je le reconnais comme un instrument valable et autorisé au service de la communion ecclésiale et comme une norme sûre pour l'enseignement de la foi. » Nous citons donc le *Catéchisme* à propos du baptême. « L'Église et les parents priveraient ... l'enfant de la grâce inestimable de devenir enfant de Dieu s'ils ne lui conféraient le baptême peu après sa naissance » (§1250) « Par le baptême, tous les péchés sont remis, le péché originel et tous les péchés personnels ainsi que toutes les peines du péché » (§1263). Les baptisés sont « devenus fils de Dieu par la régénération baptismale » (§1270) ; ils sont « incorporés à l'Église par le baptême » (§1273).

La teneur traditionnelle du Catéchisme n'échappe à personne, mais des nuances apparaissent. « Toujours le baptême apparaît comme lié à la foi » (§1226). « De par sa nature même le baptême des enfants exige un catéchuménat postbaptismal. Il s'agit... de l'épanouissement nécessaire de la grâce baptismale dans la croissance de la personne » (§1231). « La pure gratuité de la grâce du salut est particulièrement manifeste dans le baptême des enfants » (§1250).

La chose est donc plus subtile qu'il y paraît. Un sacrement est toujours une grâce de Dieu, il part des dispositions bienveillantes de Dieu, il ne se mérite pas, il doit simplement être reçu dans la foi. Si Marc 16.16 dit bien : « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé, » il ajoute : « Celui qui ne croira pas sera condamné. » Le baptême disparaît de la seconde moitié du verset, et la théologie catholique du baptême le sait. « Dieu se lie à ses sacrements, dit-on, mais il n'est pas lié par eux »¹⁸. Refuser le baptême en connaissance de cause est condamnable. Mais, malgré ce qui a pu être enseigné pendant longtemps et la diversité des approches que nous rencontrons aujourd'hui sur le terrain¹⁹, ne pas être baptisé ne signifie pas ne pas être sauvé.

Nous ne croyons donc pas que, par sa doctrine officielle, l'Église catholique ajoute à l'Évangile des œuvres censées compléter la foi. Comme nous l'avons dit plus haut, elle adhère à la *sola gratia* de la Réforme. Ce n'est pas son vocabulaire habituel, ce n'est pas ce que pensent de nombreuses personnes, mais c'est très officiel. Du coup, Galates 1 n'est pas pertinent pour la question de nos relations avec elle.

18 Cette idée est exprimée dans le *Catéchisme de l'Église catholique*, à la fin de l'article 1257.

19 Voir le 4^e chapitre de Groupe national des conversations catholiques-évangéliques, *Évangéliser aujourd'hui : des catholiques et des évangéliques s'interpellent*, Salvator, Paris, et Excelsis, Charols, 2017.

Appliquer ces principes généraux à la question des relations catholiques-évangéliques

Appliquer les principes bibliques généraux à l'intérieur d'une Église locale ne présente pas de grandes difficultés, sauf, bien sûr, au plan relationnel et personnel. Après tout, les lettres du Nouveau Testament s'adressent à des Églises locales comme les nôtres. Elles ont déjà une certaine cohésion, une somme de convictions communes, et, sur cette base-là, elles peuvent progresser.

Les choses se compliquent un peu quand il s'agit de relations entre différents courants évangéliques. Depuis plus de 150 ans, des chrétiens se reconnaissant comme frères et sœurs dans la même foi prient ensemble dans le cadre de la Semaine de prière de l'Alliance évangélique. Des différences de pratique et de doctrine peuvent signifier que tout ne se fera pas ensemble, mais les Églises évangéliques se reconnaissent entre elles et collaborent dans le cadre de différents organismes. Les chrétiens qui déménagent ne cherchent pas une Église portant le même nom que celles qu'ils quittent, ils ignorent parfois jusqu'aux affiliations dénominationnelles de leur Église.

L'unité qu'affichent aujourd'hui les 70 % des Églises évangéliques françaises qui font partie du Conseil national des évangéliques de France (CNEF) n'était pas toujours de mise. Longtemps, une question doctrinale comme le parler en langues était séparatrice. Et ce ne sont que 70 % des évangéliques qui manifestent ainsi leur unité. Du côté charismatique, le soi-disant évangile de la prospérité divise et sépare ; du côté des baptistes indépendants cela peut être la création, l'œcuménisme, ou l'eschatologie. Vivre sous le même toit, ce n'est pas possible pour tout le monde, même en milieu évangélique.

Par rapport à l'Église catholique, le problème se situe en amont. Reconnaître telle personne comme un frère ou une sœur en Christ, c'est possible, cela se fait, et c'est souhaitable. Mais reconnaître l'autre Église comme étant véritablement une Église, ne pas tenir compte des condamnations réciproques qui ont marqué notre histoire, dire que l'Église catholique n'est pas concernée par les ruptures que préconise le Nouveau Testament, c'est autre chose.

Disons d'emblée que les avertissements du Nouveau Testament concernent ceux qui divisent une Église locale en propageant de fausses doctrines dans son sein. Ils sont difficiles à appliquer quand nous sommes en face de communautés qui sont en place depuis des siècles, souvent sans aucun contact entre elles. Des passages individuels entre l'Église catholique et une Église évangélique ont bien lieu, dans les deux sens. Ils peuvent être accompagnés de tentatives de recrutement. Mais, dans une localité donnée, la paroisse catholique et l'Église évangélique ne peuvent pas se rejeter l'une l'autre en utilisant les paroles de l'apôtre Jean : « Ils sont sortis de chez nous mais, en réalité, ils n'étaient pas des nôtres » (1 Jean 2.19). Quelles que soient les raisons des divisions, des scissions et des exclusions du passé, la réalité d'aujourd'hui se situe ailleurs. Nous héritons de ces situations historiques, nous les assumons comme construisant en partie notre identité, mais nous n'en sommes pas personnellement responsables. Il faut essayer de voir plus loin.

En milieu évangélique, l'idée de l'autonomie, ou, mieux, de la responsabilité de l'Église locale permet des approches variées suivant les acteurs en présence. Ici, il n'y aura pas de relation entre catholiques et évangéliques ; là, il y aura des relations de confiance, soutenues. Mais une difficulté majeure pour cette question est le fait que l'Église catholique romaine est une institution à caractère mondial, et qu'une paroisse locale ne peut être considérée indépendamment de l'institution catholique. En principe, se positionner en rupture (ou non) avec une paroisse locale, c'est se positionner en rupture (ou non) avec l'ensemble de l'Église catholique. Seulement, ce raisonnement a peu de prise dans des milieux empreints de congrégationalisme. Étant donné la diversité du monde catholique – comme du monde évangélique – nous proposons de ne pas régler sa conduite

sur ce qui se dit et se fait dans toute l'Église catholique romaine, mais de voir comment les choses peuvent se passer avec la paroisse, le prêtre, les fidèles à l'échelle locale, celle de sa propre communauté.

Les pièges du dialogue

Quand des catholiques et des évangéliques ayant un certain niveau de formation dialoguent ensemble, ils découvrent que chacun a une pensée structurée, avec ses équilibres internes et son vocabulaire propre. Trop souvent, et le Concile de Trente est typique à cet égard, et aussi des livres de polémique venant du protestantisme, catholiques et protestants se contentent de relever une conviction du camp d'en face, d'en forcer l'interprétation, et de l'attaquer à partir leur propre vocabulaire. Dans la Bible, la justification par la foi et la justification par les œuvres coexistent, chez Paul et chez Jacques. Nous avons appris à les comprendre dans leur contexte et à refuser de les opposer l'un à l'autre. Dans le contexte des polémiques catholiques-protestants, il était facile pour les catholiques de dénoncer le salut par la foi seule, comme s'il signifiait que la seule vertu à cultiver en vue du salut était la foi. Il était facile pour les protestants de dénoncer la justification dans l'optique catholique sans comprendre qu'il signifiait essentiellement le progrès dans la vie juste, ce que nous appelons sanctification²⁰. Quand on comprend la pensée de l'autre à l'intérieur de sa propre construction théologique, avec son propre vocabulaire, bien des polémiques perdent de leur acuité.

En théologie évangélique, nous sommes habitués à manier des thèmes qui, poussés à la limite, pourraient paraître contradictoires. Ainsi, depuis les origines, les chrétiens ont appris à composer avec l'humanité et la divinité de Christ. Nous enseignons que la Bible est en même temps une parole d'auteurs humains et la parole inspirée de Dieu. Dans la doctrine de la prédestination, nous affirmons à la fois la souveraineté de Dieu et la responsabilité humaine. Si un interlocuteur, pour nous confondre, insistait trop sur l'un des pôles de ces paradoxes, nous présenterions l'autre. « Si vous croyez à la prédestination, vous ne devriez pas évangéliser... » pouvons-nous entendre. C'est classique, et c'est faux.

De la même manière, la théologie catholique comporte des pôles paradoxaux qui ont souvent fourni des munitions aux contradicteurs évangéliques. Parfois, ce sont les catholiques eux-mêmes qui ont trop poussé dans un sens, comme lorsque qu'ils enseignaient les sacrements à partir du seul pôle de la puissance souveraine de Dieu qui tient ses promesses. Dans cette logique, la pensée magique n'est pas loin. Mais en fait, ce pôle fort doit être équilibré par la nécessité de recevoir un sacrement dans la foi, et de persévérer dans cette foi jusqu'à la fin²¹. Bien entendu, ce n'est pas la théologie évangélique qui s'exprime ainsi. Mais la différence qui paraissait abyssale l'est moins. Du coup, la question de la rupture se pose autrement.

Vatican II retourné

Dans la première partie de cet article²², nous avons vu comment le regard que porte l'Église catholique sur les évangéliques a changé. Nous sommes désormais des « frères séparés », et si autrefois l'accent portait sur « séparés », il porte aujourd'hui davantage sur « frères. » Les autres Églises et communautés ecclésiales possèdent, à des degrés divers, des éléments d'ecclésialité

20 Cet exemple est exploré plus en avant dans le 3^e chapitre de *Évangéliser aujourd'hui : des catholiques et des évangéliques s'interpellent*.

21 Cet exemple est exploré plus en avant dans le 4^e chapitre de *Évangéliser aujourd'hui : des catholiques et des évangéliques s'interpellent*.

22 RéseauFEF Infos, N° 151, trimestres 3/4 2017.

authentiques, bénéficient des dons de Dieu, et peuvent apporter quelque chose aux catholiques. Ce sont des instruments dont se sert l'Esprit saint²³. Il y a une « présence active de l'unique Église du Christ en elles » ; « en dehors de l'Église catholique, il n'y a pas de vide ecclésial »²⁴.

Il semble à l'auteur du présent article que nous pourrions retourner ces déclarations dans l'autre sens. Cela nous libérerait d'une vision trop polarisée et nous donnerait la liberté d'adopter des analyses et des pratiques plus bienveillantes et plus nuancées. Mais la prise en compte de ces expressions ne sera pas symétrique.

Reconnaître des catholiques comme « frères séparés » serait facile si nous pensions que le baptême reçu par un adulte ou un enfant faisait de lui un véritable chrétien. Or, en théologie évangélique, c'est la nouvelle naissance et une authentique conversion qui font le chrétien, pas le rite. On ne peut pas dire que tous les baptisés catholiques ou évangéliques sont véritablement nos frères et sœurs en la foi. Si la foi est absente, ou si elle semble absente, il n'y a pas de communion véritable. Or, par rapport à des baptisés évangéliques, nous partons d'un préjugé favorable : ils sont nos frères, sauf preuve du contraire. En France, dans une situation de post-chrétienté, est-il possible d'adopter le même raisonnement à l'égard de catholiques engagés ?

Au plan institutionnel, la symétrie est plus facile à mettre en œuvre. Nous dirions que l'Église catholique possède des éléments d'ecclésialité authentiques, bénéficie des dons de Dieu, et peut apporter quelque chose aux évangéliques. C'est un instrument dont se sert l'Esprit saint. Il y a une présence active de l'unique Église de Christ en elle. Les évangéliques n'ont pas l'habitude de dire des choses pareilles, mais ils profitent largement de ce que l'Église catholique a apporté de positif au cours de l'histoire, et citent souvent en exemple des catholiques comme saint François ou mère Teresa. Nous savons comment l'Église catholique a assuré son monopole en France. Mais, aujourd'hui, ce qui reste de christianisme dans la conscience collective dépend d'elle. Ce qui reste d'éthique chrétienne serait oblitérée sans elle.

Construire positivement notre identité

Ce raccourci a la vie dure : le protestant, c'est celui qui ne croit ni au pape, ni à la Vierge, ni aux sacrements. Et ce ne sont pas seulement quelques catholiques qui nous enfermeraient dans cette définition. Les protestants se définissent volontiers par opposition à l'Église catholique, comme si nous avions besoin du camp adverse pour exister.

Bien évidemment, cela se justifie au plan historique. Les différents mouvements de réforme, de réveil, de renouveau devaient forcément se définir et se propulser en avant sur la base d'une critique du statu quo. Mais cent ans, cinq cents ans après, est-ce toujours nécessaire ? La conviction de l'auteur, c'est que l'Évangile contient largement de quoi fournir aux chrétiens évangéliques une identité claire, riche et positive. Nous n'avons pas besoin de nous comparer constamment aux autres. Certes, dans l'approfondissement de notre pensée, il y a des moments où il est nécessaire d'écarter des affirmations que nous ne trouvons pas bibliques. Mais ce ne sont pas ces oppositions qui nous nourrissent et nous permettent de communiquer avec le monde qui nous entoure.

Les temps changent. Ma propre union d'Églises, l'Association évangélique d'Églises baptistes de langue française, a toujours veillé à ce que sa confession de foi présente les vérités

23 Vatican II, *Unitatis redintegratio* n° 3.

24 Jean-Paul II, *Ut sint Unum* n° 11 et 13.

essentielles de façon positive. Un lecteur averti comprendra ici ou là que telle conviction, dite de façon irénique, a comme arrière-plan un point de doctrine controversé. Mais, année après année, lors de nos assemblées générales, tous peuvent dire cette confession de foi sans regarder par-dessus l'épaule pour désigner un adversaire.

Plus significatif encore, dans les années 1970-80, la Fédération évangélique de France se définissaient comme une digue « devant la marée montante d'un athéisme militant, d'un modernisme négateur et destructeur de la foi biblique, de la confusion doctrinale, d'un œcuménisme équivoque, envahisseur et bientôt persécuteur, des sectes nouvelles et dangereuses, d'un manque de vision d'évangélisation... » Une digue protège, bien évidemment, surtout si elle est « édifiée sur la Bible ». Mais à la longue, les adhérents ont compris que cette posture les enfermait dans une mentalité d'îlot assiégé par les flots et empêchait certains sympathisants de les rejoindre. Un changement de langage s'est effectué à la fin des années 1990, les formules négatives étant équilibrées par des formules positives²⁵. Pour finir, en 2000, la notion de digue a disparu. L'héritier de la FEF, le Réseau FEF, membre du CNEF, a largement profité de ces changements.

Le piège du mot œcuménisme

Dans l'Église catholique, l'œcuménisme est une valeur positive, parce qu'il a permis des relations apaisées avec les chrétiens d'autres confessions. Sans doute le rêve catholique serait qu'un jour l'unité chrétienne s'organise autour de l'évêque de Rome. Mais, dans les faits, nous en sommes très loin. La formule de l'abbé Couturier – « l'unité que Dieu voudra, par les moyens qu'Il voudra » – incite les catholiques à développer une certaine fraternité, sans être soupçonnés d'une volonté hégémonique.

Il en va tout à fait autrement en milieu évangélique, et cette citation de la FEF le démontre. L'œcuménisme serait doublement « équivoque », parce qu'il masquerait son véritable objectif, celle d'une réunion de toutes les Églises sous l'égide du Conseil Œcuménique des Églises à Genève, et parce que sa théologie serait relativiste. En effet, le rôle important joué par des Églises protestantes libérales fait la part belle au pluralisme théologique, permettant certes l'expression de convictions théologiques classiques, mais aussi de positions qui en sont très éloignées, comme si tout se valait.

Cet œcuménisme-là était dit « envahisseur ». Dans certains milieux, on espérait que la prière de Jésus pour l'unité se réaliserait par le mouvement œcuménique. Souvent, adhérer ou non à ce mouvement donnait l'illusion de pouvoir distinguer entre les Églises et les sectes. À une époque où l'Église catholique en France ignorait tout des évangéliques, notre rejet de cet œcuménisme-là fermait bien des portes.

Dans les années 1970, l'œcuménisme allait être « bientôt persécuteur. » Nous voyons là tout le poids de certaines interprétations eschatologiques. Se profilait à l'horizon, juste avant le prochain retour de Christ, le spectre d'une super religion mondiale au service de l'antichrist. Que son siège se trouve à Genève ou à Rome, il ne fallait surtout pas que des Églises évangéliques fidèles y adhèrent.

Pour les jeunes générations de leaders évangéliques, ces propos peuvent sembler exagérés, périmés, injustes. Nous n'aimons pas les conflits et aimerions vivre paisiblement nos différences. Mais il n'empêche que ce langage a marqué des pans entiers du monde évangélique

25 Le numéro 82 de *FEF Info* est le dernier à mentionner la digue, en décembre 1999.

français. De ce fait, quand nous parlons de relations avec les catholiques, le mot œcuménique est piégé. Nous avons besoin d'un autre vocabulaire.

Si nous devons prendre le mot « œcuménique » en bonne part, que couvrirait-il ? Le respect mutuel ; des relations personnelles fraternelles entre chrétiens de traditions différentes ; la recherche de relations éclairées entre responsables d'Églises locales ; un certain vivre ensemble confiant entre les Églises au niveau national ; des manifestations communes ponctuelles ; une prière pour que la prière de Jésus se réalise parmi nous ; l'abandon de polémiques stériles ; des dialogues qui exigent la pratique acharnée de la vérité et de l'amour.

Concrètement, quelles relations ?

Il est temps de faire quelques propositions concrètes.

Nous savons que dans la population française de très nombreuses personnes se disent catholiques sans montrer aucun signe d'un attachement personnel à Christ. Au plan individuel, si des catholiques et des évangéliques se reconnaissent comme frères, ils ont l'obligation de s'aimer, et cet amour trouvera l'occasion de se manifester. Sur le lieu du travail, ce sera peut-être par le soutien mutuel, par un témoignage en commun. Dans un cadre privé, ce sera peut-être par l'exercice de l'hospitalité ou par la prière. En ville, il y aurait peut-être des engagements sociaux à porter ensemble.

Entre responsables d'Église, au plan local, l'exigence est plus forte. La simple politesse républicaine nous demanderait de nous faire connaître auprès des acteurs principaux de la vie locale, apprenant à mieux les connaître et leur donnant l'occasion de nous découvrir tels que nous sommes. Si tel est le cas pour la vie de la cité, à combien plus forte raison l'est-il pour des relations entre communautés chrétiennes. Si une relation de confiance peut s'établir entre le prêtre et le pasteur – et ce ne sera pas toujours le cas – elle aura sans doute des retombées visibles dans la vie communautaire.

Sur le plan officiel, de communauté locale à communauté locale, les choses sont plus compliquées. Qu'une paroisse catholique s'engage dans une action commune avec l'Église évangélique sur place ne devrait pas lui poser de problèmes majeurs. Après tout, depuis plus de cinquante ans, l'Église catholique s'ouvre aux relations œcuméniques et les fidèles, souvent, y aspirent. C'est ainsi que les évangéliques ont souvent bénéficié du prêt de locaux catholiques, pour un mariage ou un enterrement, par exemple. L'Église baptiste de Lagny-sur-Marne a commencé dans une salle prêtée par la paroisse catholique.

Mais dans l'autre sens cette ouverture ne va pas de soi. Certains membres de telle Église évangélique ont pu être marqués par le discours anti-œcuménique évoqué plus haut. Certains sont peut-être d'anciens catholiques qui portent encore les blessures d'une rupture qui s'est faite dans la douleur. D'autres anciens catholiques, dont le parcours a été plutôt paisible, souffrent peut-être de l'absence de relations avec une Église qui leur a fait du bien. On comprend qu'une démarche d'ouverture au sein d'une Église évangélique nécessite une certaine pédagogie et peut prendre du temps. Mais, de l'avis de l'auteur de cet article, il faut l'entreprendre.

Disons d'emblée que des actions, des rencontres, des commémorations, des échanges initiés par la mairie ne devraient susciter aucune réticence de la part des évangéliques, à condition que la spécificité de chaque communauté soit respectée. Nous donnerions ainsi la preuve de notre engagement pour le bien de la cité et de notre désir d'être généreux envers tous, comme l'est notre

Père céleste. Il pourrait arriver que, face à des militants laïcards, nous soyons amenés à défendre la liberté d'expression de tous, dont les catholiques. Dans tous ces cas, nous nous situons dans le cadre de la République, plutôt que dans le cadre de l'unité chrétienne.

De même, des soirées qui permettent à différentes communautés de se présenter, ou des conférences à deux voix, peuvent être organisées sans engagement les uns envers les autres. Dialoguer, informer, comparer, cela fait partie de la démocratie. Inviter les responsables d'autres communautés à des événements publics majeurs aussi.

Quand il s'agit de relations bilatérales ou multilatérales entre communautés chrétiennes, il est utile d'avoir en tête les trois cercles de collaboration proposés par Henri Blocher, suivant le niveau d'accord doctrinal et de conformité aux normes morales bibliques :

« Nous tracerions un vaste cercle, d'importance capitale, pour correspondre au dogme de la divinité de Jésus-Christ et de l'incarnation ; pas de communion avec ceux qui se trouveraient au dehors, avec ceux qui renversent la doctrine du Christ. Un autre cercle décisif, concentrique et plus intérieur, serait celui de l'autorité de l'Écriture, Parole écrite de Dieu, sans faute ni contradiction ; cette doctrine est stratégique ; avec les frères authentiques qui s'écartent de la position de l'orthodoxie chrétienne sur ce point, nous n'imaginons qu'une coopération occasionnelle ou exceptionnelle. La pleine communion ecclésiale, cercle encore plus petit, requiert un minimum d'accord en ecclésiologie. »²⁶

Le premier cercle, celui de la « communion » en Christ, autour de Christ, à cause de Christ, invite à l'expression la plus appropriée de la foi commune. Elle sera avant tout personnelle, mais pas seulement. Elle n'engagera pas sur le chemin d'une construction commune, pour laquelle il faut des accords plus substantiels.

Pour le deuxième cercle, que pourrait être cette « coopération occasionnelle ou exceptionnelle » ? Les avis seront certainement partagés. Pour nous, en dehors de la « cobelligérance » sur des thèmes de société dont nous avons déjà parlé, il ne serait pas scandaleux d'assister à un événement dans l'autre Église, de participer à l'organisation d'une Exposition sur la Bible, à une commémoration historique particulière, à une proclamation de la résurrection le jour de Pâques. Prêter des locaux, distribuer des Évangiles, défendre ceux que la société rejette, organiser une soirée gospel, organiser une étude biblique bipartite : tout dépendra du contexte. On se souvient que le regretté Billy Graham, pasteur baptiste, a conduit des campagnes d'évangélisation avec l'Église catholique en Pologne et avec l'Église orthodoxe en URSS. Les conditions à respecter concerneraient d'une part le contenu de ces manifestations « occasionnelles ou exceptionnelles » et d'autre part le refus de toute tentative d'amalgame et de récupération. À supposer que le prêtre et le pasteur sont dans une relation de confiance, des actions communes qui n'obligerait personne à se renier pourraient se mettre en place.

Mais la proposition d'une manifestation commune nous placera toujours devant un dilemme. La refuser pourrait être compris par nos interlocuteurs, par la municipalité et par le public comme la preuve de notre sectarisme. Là où nous verrions la fidélité à l'Écriture, les autres verraient une forme de suffisance et d'orgueil. Mais accepter la proposition pourrait envoyer le signal que nous serions en parfaite solidarité avec les autres partenaires. Les organisateurs seraient pris en photo par

26 Henri Blocher, dans *Théologie évangélique* vol. 9, n°3, 2010, page 228, consultable sur : <https://docplayer.fr/39904529-Selon-la-bible-henri-blocher-thev-vol-9-n-3-2010.html> .

On lira également avec profit son « Quel devoir d'unité entre protestants ? » dans *Hokhma* n° 54 de 1993.

la presse locale – avec ou sans vêtements liturgiques – et le public comprendrait que rien ne nous sépare. Par rapport au catholicisme, cela pourrait poser un problème aux anciens catholiques dans nos Églises. Ce serait aussi un obstacle à surmonter dans l'évangélisation des libre-penseurs, qui ont besoin de savoir qu'il y a une autre façon d'être chrétien en France²⁷. Par rapport à l'Église protestante unie de France, on nous associerait tout de suite à ses positions sur le mariage gay. À Coulommiers, en Seine-et-Marne, à partir de 2017, ce problème-là a fait que des évangéliques se retirent de la Semaine de prière pour l'unité.

Devant ce genre de dilemme, nous sommes placés devant la double exigence de la vérité et de l'amour. Nous ne pouvons pas traiter à la légère l'affirmation de Jésus, qui dit que le monde nous reconnaîtra comme ses disciples si nous avons de l'amour les uns pour les autres. Nous devons aussi nous souvenir qu'il a prié : « Sanctifie-les par la vérité ; ta Parole est la vérité. » Dans la France d'aujourd'hui, individualiste et sécularisée, nous avons besoin d'être « prudents comme des serpents et innocents comme des colombes²⁸. »

Tout ne peut pas se faire ensemble, pas plus entre évangéliques d'ailleurs qu'entre évangéliques et catholiques. Une évangélisation commune avec les catholiques sera toujours imparfaite, parce qu'elle doit aboutir à une vie d'Église. Des formes d'évangélisation populaire prisées par les catholiques, comme des pèlerinages ou des fêtes mariales, sont impensables pour des évangéliques. Certaines dates, certains noms, certains thèmes nous laissent de marbre, quand ils ne nous heurtent pas de plein fouet. Et, surtout, la communion eucharistique ne peut pas être envisagée, car elle implique la communion ecclésiale avec l'évêque et le pape, et elle suppose la doctrine catholique de la transsubstantiation. Notre communion est donc imparfaite, il faut le reconnaître.

Il faut accepter que certaines séparations n'ont pas que des retombées négatives. Le cas de Saul et Barnabas en Actes 15.36-41 en fournit une illustration. Mais nous n'en faisons pas la justification de tels « profonds désaccords »²⁹ : nous y voyons plutôt le triomphe de la grâce de Dieu, dans la démultiplication de l'annonce de l'Évangile et dans la réconciliation intervenue plus tard.

Beaucoup d'Églises évangéliques ouvrent la table du Seigneur à tous ceux qui confessent Jésus comme leur Seigneur et leur Sauveur, quel que soit leur arrière-plan. Mais il faut savoir que si un catholique répond positivement à cette invitation, il prend quelques libertés avec la discipline de son Église. À titre personnel et privé, nous ne l'en empêcherions pas : mais nous ne proposerions pas cela au cours d'une célébration commune.

Enfin, au plan national, il est bon que nos instances représentatives aient des lieux de contact, de réflexion et de dialogue avec ceux d'autres confessions. La participation du CNEF en tant qu'observateur au sein du Conseil d'Églises chrétiennes en France entre dans cette logique, comme son parrainage du Groupe national de conversations catholiques-évangéliques.

Le mouvement de Lausanne

Nous terminerons la deuxième partie de cet article en citant des documents issus du mouvement de Lausanne et en les commentant.

27 Pour reprendre le titre d'un ouvrage de Sébastien Fath.

28 Mt 10.16.

29 Semeur est ici plus diplomate de la Colombe, qui dit : « Leur dissentiment fut si aigre ».

« Nous affirmons que Dieu veut que son Église soit, de façon visible, une dans la vérité. L'évangélisation, de son côté, nous exhorte à être unis, car l'unité renforce notre témoignage, tandis que nos divisions dévaluent l'Évangile de la réconciliation. » Ces mots forts de la Déclaration de Lausanne de 1974 résument les convictions que nous exprimons ici³⁰. Mais il faut reconnaître qu'ils s'adressent à « nous qui partageons la même foi biblique ». Le congrès de Lausanne réunissaient des représentants d'Églises évangéliques, et la question du catholicisme n'était pas abordée. L'Engagement du Cap de 2010 insiste, comme la Déclaration de Lausanne, sur l'importance de l'unité dans la mission, sans aborder la question de partenariats avec les catholiques et les orthodoxes.

Quinze ans après Lausanne, le Manifeste de Manille consacrait une longue section à la « Coopération dans l'évangélisation »³¹. Les premières lignes de cette section soulignent ce que Lausanne avait déjà dit :

« Nous affirmons que la coopération dans l'évangélisation est indispensable, d'abord parce qu'elle est dans la volonté de Dieu, mais aussi parce que notre manque d'unité jette un discrédit sur l'Évangile de la réconciliation et que l'évangélisation du monde, s'il elle doit un jour être achevée, exige que nous y œuvrions ensemble. »

La nouveauté de Manille, c'est le paragraphe 4. Si c'est l'Église tout entière qui doit apporter l'Évangile tout entier au monde entier, quid de l'évangélisation en commun avec l'Église catholique et les orthodoxes ? Nous citons :

« Quand nous parlons de « l'Église tout entière », nous n'avons pas la prétention d'identifier l'Église universelle à la communauté évangélique mondiale : nous sommes conscients que beaucoup d'Églises n'appartiennent pas au mouvement évangélique. À l'égard des Églises catholique romaine et orthodoxe, les évangéliques ont des attitudes différentes. Certains d'entre eux prient, dialoguent, étudient l'Écriture et travaillent avec ces Églises. D'autres s'opposent vigoureusement à toute forme de dialogue ou de coopération. Tous sont conscients que de sérieuses différences théologiques subsistent entre nous. Le cas échéant, et aussi longtemps que la vérité biblique n'est pas compromise, une coopération est envisageable dans des domaines comme la traduction de la Bible, l'étude de questions théologiques et éthiques contemporaines, le travail social et l'action politique. Nous tenons cependant à affirmer que l'évangélisation en commun exige une commune adhésion à l'Évangile biblique ».

Aujourd'hui, on peut toujours constater que certains « s'opposent vigoureusement à toute forme de dialogue ou de coopération » avec les catholiques et les orthodoxes. Mais chez d'autres il faudrait certainement ajouter l'évangélisation à la liste de ce qui se fait ensemble. La position commune exprimée par Manille envisage une coopération « dans des domaines comme la traduction de la Bible, l'étude de questions théologiques et éthiques contemporaines, le travail social et l'action politique », mais cette liste ne reprend pas la prière en commun mentionnée plus haut. Quant à l'évangélisation, le texte renvoie chacun à ses définitions : « L'évangélisation en commun exige une commune adhésion à l'Évangile biblique ».

Pour rendre justice à cette dernière affirmation, l'auteur du présent article envisage l'annonce de l'Évangile sous trois aspects.

30 Les citations sont tirées de l'article 7 « Coopération dans l'évangélisation ».

31 Section 9.

Le premier pose les bases de l'annonce de la réconciliation en Christ. L'existence de Dieu, sa sainteté, sa loi ; la vie, la mort et la résurrection de Jésus-Christ ; la venue de l'Esprit ; la fiabilité des textes prophétiques et évangéliques. Ces thèmes sont annoncés par de nombreuses Églises, et à notre sens rien n'empêche à ce qu'ils soient annoncés ensemble.

Le second volet annonce spécifiquement la réconciliation avec Dieu par la rédemption que Christ a acquise à la croix. C'est un point fort de l'identité évangélique. Il n'est pas sûr que tous les protestants et catholiques y adhèrent : certains récuseraient l'appel à la conversion, certains rejetteraient la notion d'un Christ « mort pour nos péchés », « portant nos péchés en son corps sur le bois. » Mais selon les représentants de l'Église catholique qui participent au dialogue avec les évangéliques, l'homme a besoin d'être sauvé, il doit se convertir, il ne peut être sauvé que par la grâce de Dieu, reçue par la foi ; Christ est le seul médiateur entre Dieu et les hommes³². Si, à l'échelle des organisateurs d'un événement, ces points sont assurés, on peut supposer jusque là « une commune adhésion à l'Évangile biblique ».

Mais l'annonce de l'évangile de la réconciliation ne s'arrête pas à la conversion de quelqu'un qui ne connaissait pas Christ. Le mandat des apôtres est de faire des disciples, de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et de leur apprendre à mettre en pratique tout ce que Jésus a enseigné. Le baptême, l'apprentissage de la vie de disciple, la vie en Église découlent de l'annonce de l'Évangile.

C'est ici que le bât blesse. Nous ne pouvons pas annoncer « tout l'Évangile » avec tout le monde. Si nous voulions insister sur la dimension ecclésiale, il est même probable que l'évangélisation en commun serait difficile entre certains évangéliques, sans parler des autres. Or, entre nous, nous avons appris qu'il est possible d'annoncer l'évangile dans ses deux premiers volets, en laissant à chaque Église le soin de mettre en œuvre le troisième. Les campagnes de Billy Graham en sont un exemple, comme les grandes manifestations du CNEF.

L'évangélisation en commun avec des catholiques n'impliquerait pas une reconnaissance ecclésiale mutuelle complète, ni l'annonce de « tout le conseil de Dieu ». Mais la thèse de l'auteur, c'est que des actions ponctuelles et partielles sont théologiquement possibles, et parfois stratégiquement souhaitables. Non comme une évidence garantie par les institutions, mais comme le fruit d'une bonne connaissance mutuelle et d'une relation de confiance entre les acteurs, chacun respectant les limites posées par les autres.

Nous avons déjà cité la présentation très négative que la délégation italienne a faite lors de l'Assemblée générale de l'Alliance évangélique européenne, à Prague en octobre 2017. Mais le communiqué de presse final tenait un tout autre langage : « Tout en reconnaissant la nécessité de faire connaître l'Évangile à des personnes qui sont officiellement membres d'une Église mais qui ne participent pas à sa vie et qui ne semblent pas avoir une foi personnelle en Jésus-Christ – les soi-disant chrétiens de nom – les délégués ont été encouragés à éviter de travailler directement contre d'autres Églises ou dénominations, dont l'Église catholique romaine et l'Église orthodoxe, et à être transparents en définissant³³ avec les responsables d'autres Églises comment travailler ensemble dans l'évangélisation et dans un témoignage pratique à l'Évangile... »

32 *Évangéliser aujourd'hui : des catholiques et des évangéliques s'interpellent*. La question de la médiation sera abordée dans un second volume en préparation.

33 Dans l'original anglais : « discussing », littéralement « discutant ».

Conclusion

« Des frères séparés. » Cela fait 500 ans que l'accent tombe sur la séparation, et on sait pourquoi. Il est temps d'explorer ce que cela veut dire que d'être frères. Devant la persécution à l'échelle planétaire, la sécularisation de l'Europe, et la montée en puissance d'un islam conquérant, les Églises ne peuvent pas perdre leurs énergies dans des combats stériles entre elles. L'Évangile exige que nous pratiquions entre chrétiens, avec détermination, la vérité et l'amour.

G. Margery, 4 juillet 2018

Nota : *Sur un sujet aussi délicat et complexe, je serais reconnaissant de pouvoir entrer en dialogue avec mes lecteurs. Cet article est perfectible !*